

## Chapitre XVI

---

H. FRECHOU

# L'ÉLEVAGE

*Les techniques - l'économie de l'élevage - les problèmes zootechniques.*

De même que l'activité agricole, l'élevage est étroitement soumis au rythme saisonnier très contrasté des pluies, qui commande le cycle de la végétation, le régime des eaux à la surface du sol, le développement des parasites, et par conséquent les conditions de vie (alimentation et santé) du bétail. De juin à octobre, l'herbe et l'eau se trouvent partout en quantité suffisante ; bien que les glossines envahissent alors de vastes étendues, c'est une période faste pour les bovins, qui grossissent ; par contre, caprins et ovins sont souvent malades (refroidissements, ingestion de parasites dans les pâturages où l'eau stagne). Dès que les pluies cessent, les conditions se modifient ; la végétation arbustive résiste bien (beaucoup d'espèces sont encore vertes en avril), mais l'herbe jaunit, durcit, perd sa valeur alimentaire ; d'un mois à l'autre, les points d'eau sont de plus en plus espacés, la nourriture de plus en plus rare ; le petit bétail se maintient généralement en assez bon état, mais les bovins maigrissent.

L'insuffisance des ressources alimentaires pendant la saison sèche pose à tous les éleveurs un problème dont les données s'aggravent, de façon générale, du sud au nord de l'ensemble régional étudié ici. A ce schéma général, l'hydrographie apporte des modifications, particulièrement remarquables près des principaux cours d'eau ; le long du Logone, surtout, s'étendent de vastes surfaces inondables, qu'un tapis d'herbes recouvre à mesure que l'eau disparaît de la surface du sol : ces « yaéré » constituent une réserve précieuse, disponible jusqu'au cœur de la saison sèche.

Dans ce milieu physique difficile coexistent des types d'élevage très divers, quoique presque toujours fondés sur la seule utilisation des ressources naturelles (élevage extensif). Cette variété est beaucoup moins liée à celle du climat ou de l'hydrographie qu'à la juxtaposition de populations dont l'économie traditionnelle diffère : d'un groupe ethnique à l'autre, les techniques d'entretien du bétail, son effectif et sa composition par espèces, la place qu'il tient dans le budget familial et dans les relations sociales changent du tout au tout. A ces contrastes s'ajoutent les effets de la densité du peuplement.

## LES TECHNIQUES

L'élevage nomade est pratiqué par des Mbororo, derniers témoins de ce qu'étaient sans doute tous les Foulbé voici quelques siècles. Ils vivent en petits

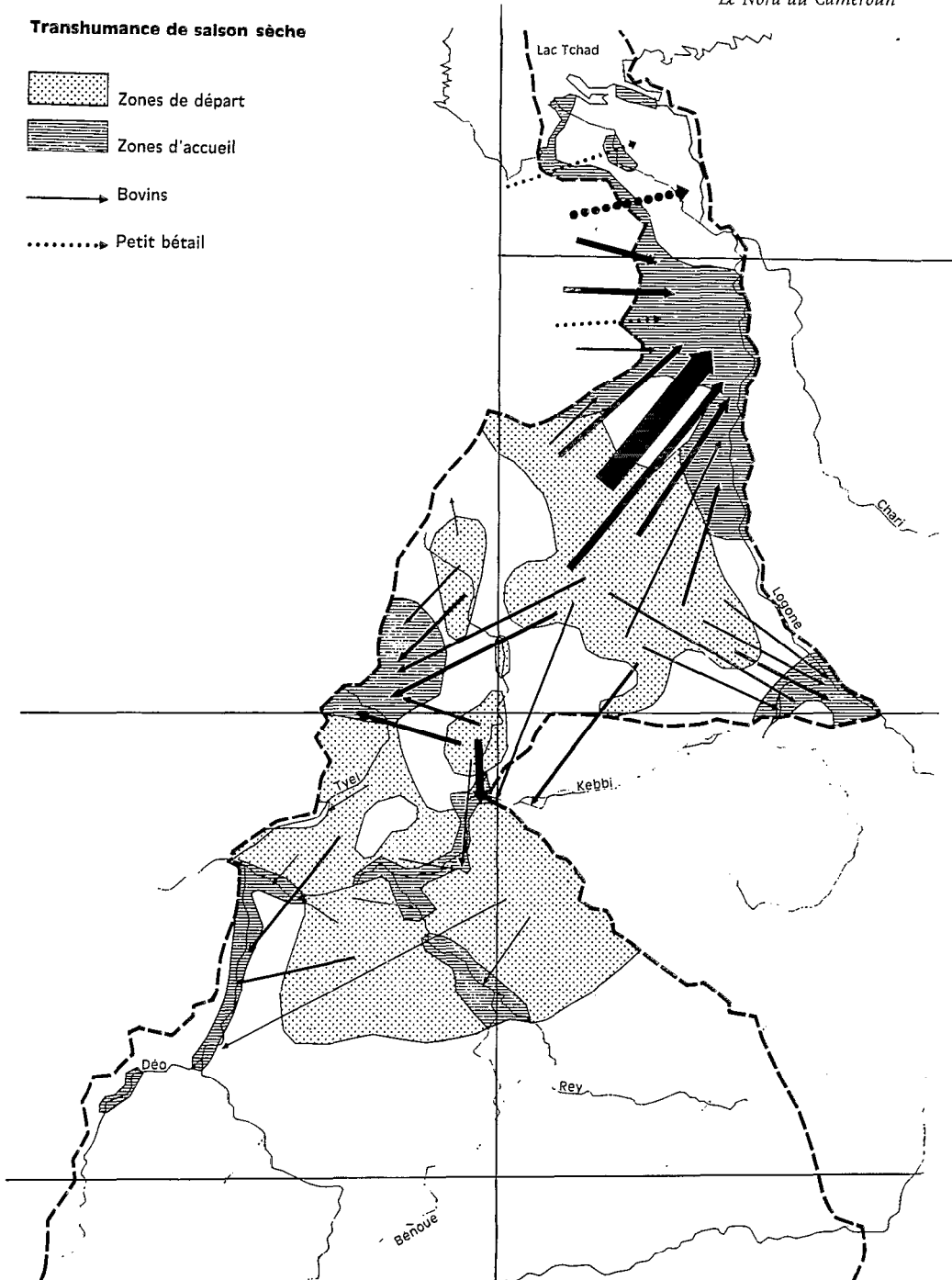


Fig. 67 Transhumance de saison sèche

groupes familiaux, se déplaçant d'un pâturage à l'autre avec leurs troupeaux composés presque uniquement de zébus de grande taille auxquels se joignent quelques têtes de petit bétail. C'est chez eux que le rapport bétail/hommes est, de loin, le plus élevé ; les produits de l'élevage sont leur seule ressource.

On rencontre des Mbororo dans le nord de l'arrondissement de Mora ; ils sont plus nombreux dans le sud et le sud-est du Diamaré (Kaélé, Mindif, Moulvouday, Kalfou) ; mais leur domaine de prédilection est dans le bassin de la Bénoué, où la population est peu nombreuse. Partout ils vivent en demi-étrangers ; leurs contacts avec les autres populations se réduisent généralement aux demandes d'installation temporaire et à quelques échanges (boeufs, lait, peaux contre mil et vêtements), effectués en brousse ou sur les marchés.

Leurs déplacements à l'intérieur des zones qu'ils fréquentent obéissent au rythme des saisons et à ses incidences sur la végétation, accessoirement à des motifs divers (entente plus ou moins bonne avec leurs voisins sédentaires ou avec les autorités administratives). Mais ces mouvements de directions variées ont dans l'ensemble une résultante dirigée vers l'est ou le sud-est : des Mbororo de Nigeria viennent au Cameroun, passent une saison ou plusieurs années dans le bassin de la Bénoué, puis vont dans le sud-ouest du Tchad ou en Centrafrique, parfois en traversant l'Adamaoua. Plusieurs milliers de bovins passent ainsi les frontières, certaines années.

Des Mbororo arrivent cependant à s'attacher à une région pendant une longue série d'années ; leurs relations avec les autres populations sont alors plus suivies : des Foulbé leur confient parfois du bétail pour la transhumance. Certains finissent même par se fixer : un groupe assez important s'est sédentarisé dans le canton de Figuil.

La présence de Mbororo, leur caractère indépendant et leurs migrations continuelles posent de sérieux problèmes aux autorités administratives. Le Service de l'Élevage, qui voit en eux des agents de propagation des maladies contagieuses d'une région ou d'un pays à l'autre, s'efforce de leur faire accepter les vaccinations périodiques et de contrôler leurs mouvements ; il y est parvenu dans une certaine mesure : dans les postes vétérinaires de la Bénoué, de nombreux « laissez-passer » sont demandés par des Mbororo.

La transhumance est toujours active chez les Foulbé et les Arabes Choa ; on peut estimer qu'elle mobilise chaque année environ la moitié de l'effectif total des bovins ; dans le nord de la plaine du Diamaré et de l'arrondissement de Mora, quelques milliers de têtes de petit bétail y participent aussi ; les troupeaux et les bergers qui les guident s'éloignent de leur habitat principal soit pendant la saison sèche soit, moins fréquemment, pendant la saison des pluies.

La figure 67, faite d'après la liste des « laissez-passer de transhumance » délivrés par le Service de l'Élevage en 1961-62, donne une idée de l'importance relative des migrations de saison sèche. Bien entendu, les déplacements sont beaucoup plus enchevêtrés dans la réalité que ne l'indique cette figure, qui est un « résumé ».

Les plus gros contingents sont fournis par le centre et le nord de la plaine du Diamaré, région où l'eau et l'herbe manquent sur de vastes surfaces et où le cheptel bovin est très nombreux ; là, autant que possible, ne restent dans les villages que des vaches laitières et les animaux trop jeunes ou trop vieux pour supporter les fatigues du voyage. Les zones d'accueil, atteintes en un à cinq jours de marche, entourent le Diamaré. La principale est celle que forment les yaéré du Logone au nord de Pouss et de la réserve de Waza. De nombreux troupeaux vont aussi dans le sud-est du Mayo-Danaï ou le long du Kebbi. A l'occasion de ces migrations, les transhumants camerounais vont souvent séjourner au Tchad (alors que plus au nord le département du Logone-et-Chari accueille du bétail nigérian). D'autres éleveurs du Diamaré vont dans les dépressions du sud du Margui-Wandala et du

nord de l'arrondissement de Guider, qui reçoivent aussi des troupeaux originaires des plateaux de Mokolo et des bassins de Gawar, Hina et Guider.

Les dates de départ s'échelonnent de novembre à avril ; elles varient d'une année à l'autre, selon l'abondance et la durée de la saison des pluies précédente. Parfois, une ultime vague de transhumants part du centre-ouest du Diamaré en mai ou au début de juin, à destination du sud du Margui-Wandala, avec l'espoir d'y profiter d'une pousse de végétation due aux premières pluies, qui sont généralement plus précoces sur les montagnes que dans le Diamaré.

Les Foulbé du département de la Bénoué utilisent les pâturages situés le long de la Bénoué et de ses affluents (Tiel, Kebbi, et, vers le sud, Rey, Faro et Déo). Beaucoup se contentent de parcourir quelques kilomètres pour atteindre la dépression la plus proche, mais certains franchissent une vallée pour aller dans une autre où les pâturages sont plus étendus. Ainsi, c'est la vallée du Faro et son affluent le Déo qui accueillent les effectifs les plus importants.

Les aires de départ de la transhumance de saison des pluies sont plus localisées. D'une part, des troupeaux du centre du Diamaré, où les espaces alors pâturables (jachères, terres incultivables) sont insuffisants par suite de la grande étendue des cultures, migrent vers des secteurs moins peuplés et par conséquent moins cultivés : sud de l'arrondissement de Mindif, environs de Kalfou, de Guidiguï, de Moutouroua. D'autre part, dans la Bénoué, des éleveurs foulbé domiciliés près des dépressions trop humides et infestées de glossines préfèrent en éloigner leurs troupeaux, qui font alors des déplacements parallèles à ceux des Mbororo, en direction des zones plus saines situées dans le nord et l'extrême-sud du département.

La plupart des habitants du nord du Cameroun, y compris de nombreux Foulbé, pratiquent exclusivement l'élevage sédentaire. Pour eux, il s'agit d'une activité secondaire, mais que beaucoup, semble-t-il, essaient de développer.

Le logement du bétail séjournant au village est sommaire. Ovins et caprins, sensibles aux intempéries, s'abritent entre les pilotis des greniers surélevés, ou dans de petites huttes spécialement aménagées. Quant aux bovins, ils passent généralement la nuit en plein air, soit à l'intérieur des villages, soit dans des enclos d'épines situés à l'écart. Cependant les Arabes Choa leur construisent des hangars de branchages et de paille afin de les protéger des glossines.

En règle générale, gros et petit bétail trouve sa nourriture en parcourant la brousse, tout comme pendant la transhumance ; la végétation naturelle, herbes et feuillages parfois cueillis par le berger, en fournit la plus grande partie ; après les récoltes, les restes des cultures (fanés d'arachides, de haricots, tiges de mil...) donnent un appoint important. Les troupeaux sont menés à l'abreuvoir (rivière ou mare, parfois puits) plus ou moins souvent selon l'éloignement du point d'eau et le courage du berger.

Ces méthodes sont celles de l'élevage extensif. Par nécessité, certains éleveurs ne s'en contentent pas. Dans les régions rurales les plus peuplées (nord du Margui-Wandala, centre du Diamaré), où les cultures sont très étendues, beaucoup de ceux qui possèdent seulement quelques têtes de petit bétail les gardent à la maison et leur apportent des herbes, des feuillages et des restes de plantes cultivées ; ils évitent ainsi d'avoir à surveiller des animaux qui pourraient causer des dégâts dans les champs. Agissent de même des citadins de Maroua et de Garoua qui ne peuvent laisser vagabonder leurs moutons et leurs chèvres.

Dans d'autres cas, la stabulation et l'apport d'une nourriture abondante relèvent d'un dessein précis : faire grossir des animaux. Dans le centre du Margui-Wandala, chez les Mafa notamment, des taurillons restent constamment enfermés pendant deux ou trois ans dans de petites cases spécialement construites, pour être finalement sacrifiés à l'occasion de la fête du Maray. Les païens du Diamaré et du

Mayo-Danaï pratiquent assez couramment l'engraissement des ovins et surtout des caprins, parfois après castration. Parmi les musulmans, tous les chefs de famille qui le peuvent engraisser au moins une tête de petit bétail, mouton de préférence, qu'ils réservent pour la fête du Mouton (Layha) ; pendant une période qui dure généralement plusieurs mois, l'animal reçoit non seulement de l'herbe et des restes de plantes cultivées, mais aussi du son de mil et même du mil entier, parfois des tourteaux d'arachide ou de graines de coton.

Une gamme étendue de techniques d'élevage existe donc dans le nord du Cameroun. A cette variété se combine la diversité et l'inégalité du rôle tenu par le bétail dans la vie économique et sociale.

### **L'ÉCONOMIE DE L'ÉLEVAGE**

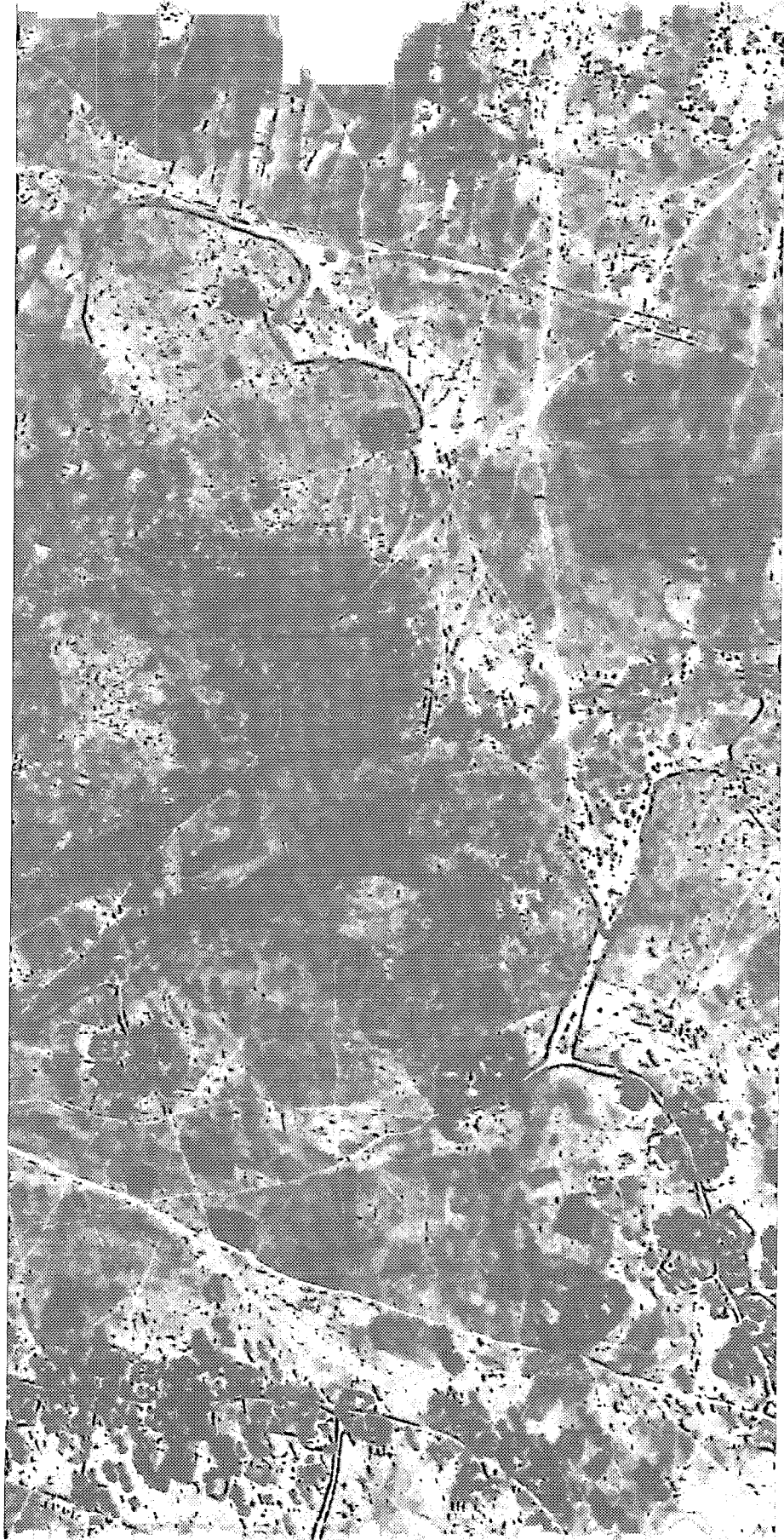
L'étude de la répartition géographique du bétail donne à cet égard des indications intéressantes. Bien que les recensements du Service de l'Élevage soient imparfaits, les cartes établies d'après leurs résultats (figures 68 à 73) présentent des contrastes trop vigoureux pour ne pas être significatifs, et qui sont d'ailleurs confirmés par l'enquête sur le terrain.

Les statistiques relatives au petit bétail sont les moins sûres, notamment parce que les variations saisonnières des effectifs réels sont probablement très amples : il existe des périodes d'abattages massifs, et peut-être des pointes de natalité et de mortalité naturelle. En 1961-1962, une enquête sérieuse du Service a permis de dénombrer dans la région étudiée ici un peu plus de 400 000 ovins et de 700 000 caprins. Considérés canton par canton, ses résultats font apparaître quelques points intéressants (figures 68 à 71) :

– la répartition des caprins, que toutes les ethnies élèvent volontiers, est plus conforme à celle des hommes que la répartition des autres espèces animales. Il semble permis de faire un commentaire plus précis à propos des montagnes du Margui-Wandala, où tous les habitants s'intéressent particulièrement à l'élevage des caprins : la densité par km<sup>2</sup> de ceux-ci augmente moins, d'un canton à l'autre, que celle des hommes ; dans les massifs situés au sud de Mora, où la population est particulièrement dense, les caprins sont plus nombreux par km<sup>2</sup> que dans le sud du département, mais le rapport caprins/habitants est moins élevé (et ceci sans compensation : les autres espèces sont quasi-absentes), sans doute le surpeuplement empêche-t-il les habitants d'avoir autant de caprins qu'ils le désireraient ;

– à propos de la répartition des ovins, notons simplement que les densités les plus fortes s'observent dans le centre-ouest du Diamaré, que par contre les ovins sont très peu nombreux dans le nord des montagnes du Margui-Wandala (des ethnies de cette région ne s'y intéressent absolument pas), dans l'ouest de l'arrondissement de Kaélé (pays guiziga), et dans le canton de Moussey (sud du Mayo-Danaï). C'est dans les zones peu peuplées proches des yaéré que le rapport ovins/habitants est le plus élevé.

Les bovins (presque tous des zébus) sont dénombrés tous les ans à l'occasion de la campagne de vaccination. Pour diverses raisons, notamment par peur du fisc, des éleveurs s'efforcent de dissimuler une partie de leur troupeau, de sorte que les statistiques pèchent par défaut. Cependant le Service de l'Élevage estimait avoir serré d'assez près la réalité en 1963-1964, grâce à un renforcement temporaire de son personnel et de ses moyens matériels ; 600 000 bovins ont alors été recensés dans la région étudiée ici.



La figure 72 fait apparaître de très fortes densités dans le centre et le nord-est du Diamaré, des densités fortes ou moyennes dans le reste de la plaine, et des densités faibles en général dans la Bénoué et dans le massif montagneux. Cette répartition est liée à la fois à la densité de la population et à l'opposition entre les peuples traditionnellement éleveurs de bovins (Mbororo, Foulbé et Arabes Choa) et les autres. Sur la figure 73 qui exprime le rapport bovins/habitants, cette opposition se manifeste très clairement, jusque dans le détail (îlots foulbé à l'intérieur du massif). La même carte fait aussi ressortir de nettes différences entre les populations que l'on groupe habituellement sous le nom de « païens » : si la plupart des peuples montagnards et les Guiziga possèdent très peu de bovins, les Massa, Mousgoum et Toupouri pratiquent cet élevage avec une intensité suffisante pour que le nombre de bovins par km<sup>2</sup> soit, dans le sud-est et l'est de la plaine, nettement supérieur à celui de vastes espaces de la Bénoué, où la population est surtout peule et mbororo mais peu nombreuse.

En considérant uniquement les secteurs habités par les Foulbé, on peut faire une observation parallèle à celle relative à l'élevage des caprins chez les montagnards : le nombre des bovins par km<sup>2</sup> tend à augmenter en même temps que celui des habitants, qui sont tous désireux d'accroître leur troupeau, mais il augmente moins vite : le rapport bovins/hommes s'abaisse quand on passe du centre de la Bénoué (2,64) à la région de Mindif (1,75) puis à celle de Bogo (1,60) ; à partir d'un certain degré de concentration de la population, la densité des bovins elle-même diminue : elle est plus faible (35) dans les cantons foulbé proches de Maroua que dans la région de Bogo. Ceci illustre les effets du manque de pâturages dans les secteurs peuplés.

A propos de l'inégalité des ressources tirées de l'élevage, dont les statistiques cantonales utilisées pour le dessin des figures 68 à 73 donnent une idée globale, on ne peut ajouter, en l'absence de données sérieuses sur la répartition du cheptel famille par famille, que les résultats d'observations faites au niveau des principaux groupes ethniques.

La consommation de lait, d'après une enquête menée en 1960-1961 par le Service de la Statistique, atteint environ 100 grammes par personne et par jour chez les Arabes Choa et les Foulbé (les grands éleveurs transhumants et les Mbororo d'une part, les citadins d'autre part, mériteraient ici d'être considérés séparément) ; elle est encore notable chez les Massa et les Toupouri, en particulier à l'occasion des cures faites par les jeunes hommes dans la brousse, mais quasiment nulle chez les montagnards.

Selon la même enquête, la consommation de viande par personne est deux fois plus forte chez les Foulbé et les Arabes Choa que chez les montagnards ; ici encore, les païens de la plaine occupent une position intermédiaire. La viande de caprin vient au premier rang chez les montagnards ; dans l'ensemble, sa consommation est à peu près égale aux deux tiers de celle de viande de zébu. Il convient de noter que, parmi les habitants du nord du Cameroun, seule une minorité consomme régulièrement de la viande. Pour la plupart, c'est une denrée coûteuse, réservée à des repas exceptionnels qu'occasionnent des événements familiaux (naissance, mariages...) ou des fêtes collectives (fêtes des récoltes, fêtes musulmanes...).

---

33. *Agro-éleveurs peul du Diamaré*. L'organisation de l'espace des Peul du Diamaré : ruban de villages et de cultures le long des alluvions fertiles des grands « mayo », clôtures et couloirs de circulation des troupeaux, aménagement en diguettes des bas-fonds humides cultivés en sorgho de saison sèche (Kongola Djiddéo, en aval de Maroua). Mission IGN : AE 197/125, n° 17, janvier 1982. Agrandissement à l'échelle 1/5 000 (Cliché L.A. 94, CNRS).

Fig. 68 Ovins ; densité par km<sup>2</sup>

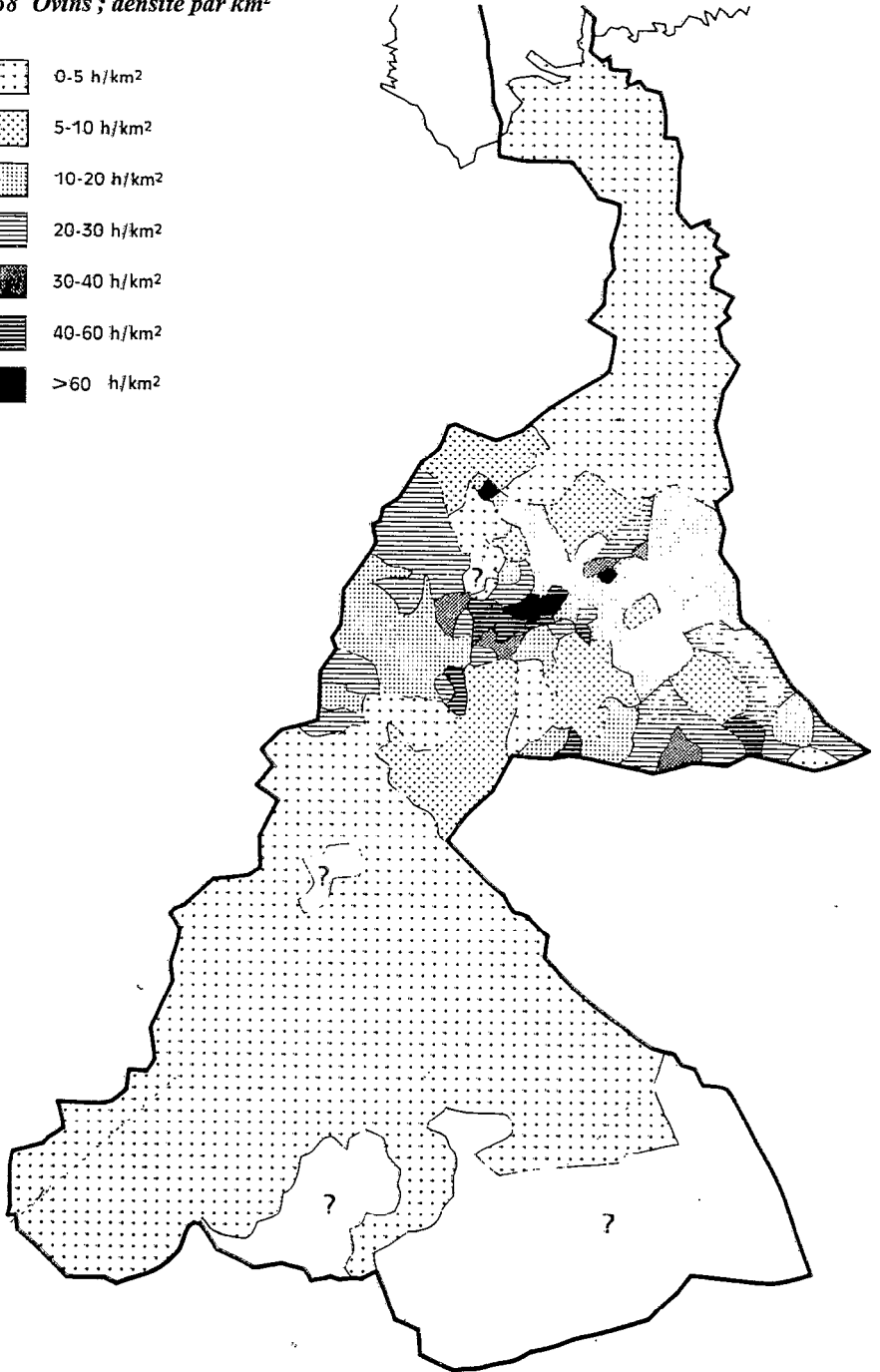
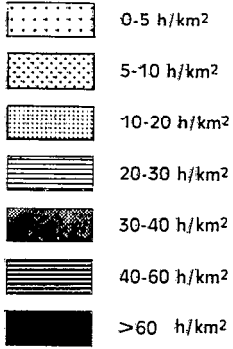




Fig. 69 Ovins pour 100 habitants

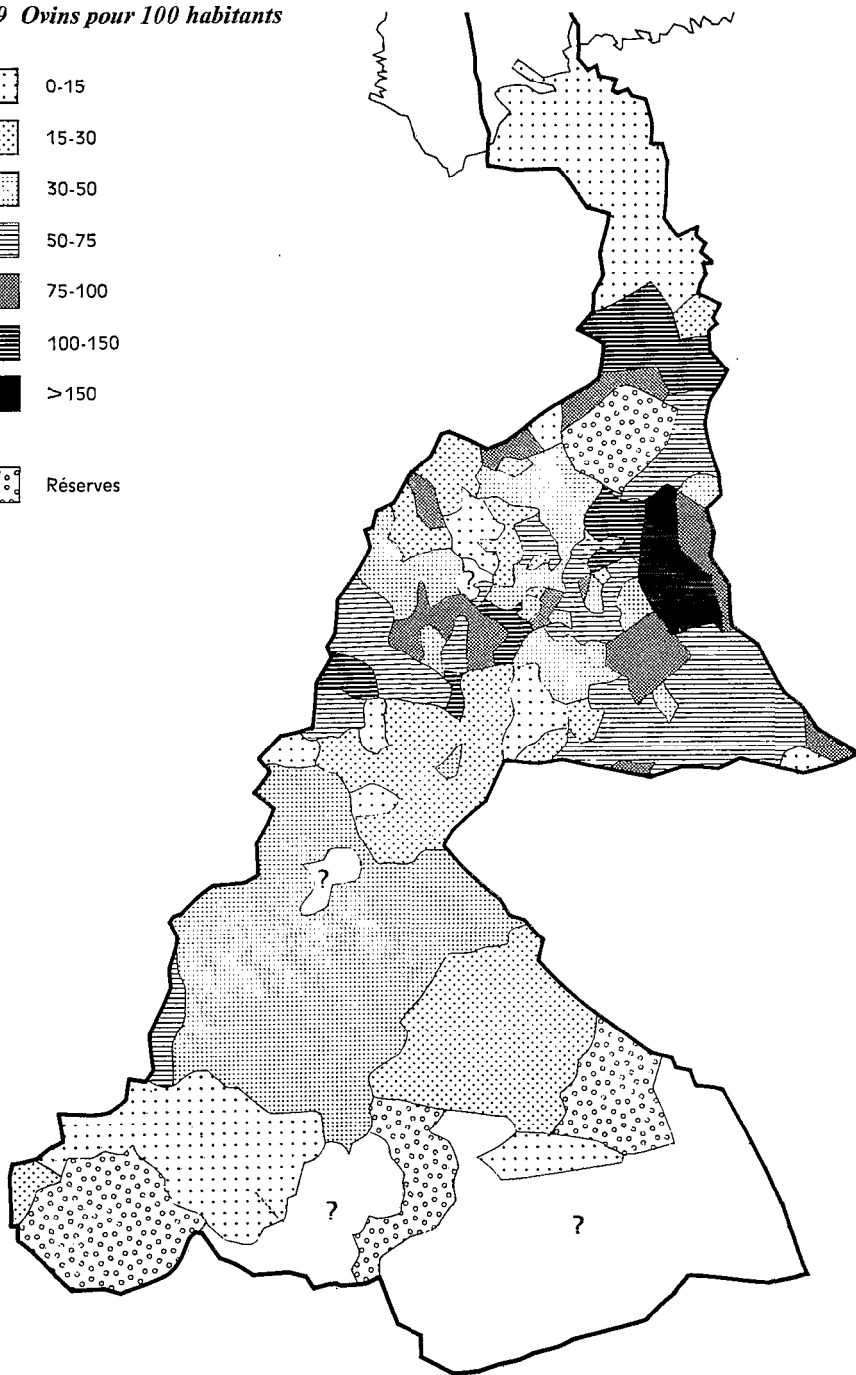
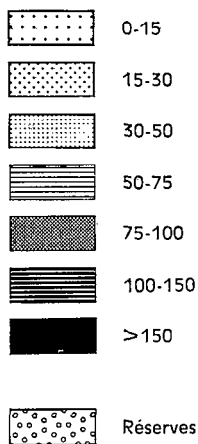


Fig. 70 Caprins ; densité par km<sup>2</sup>

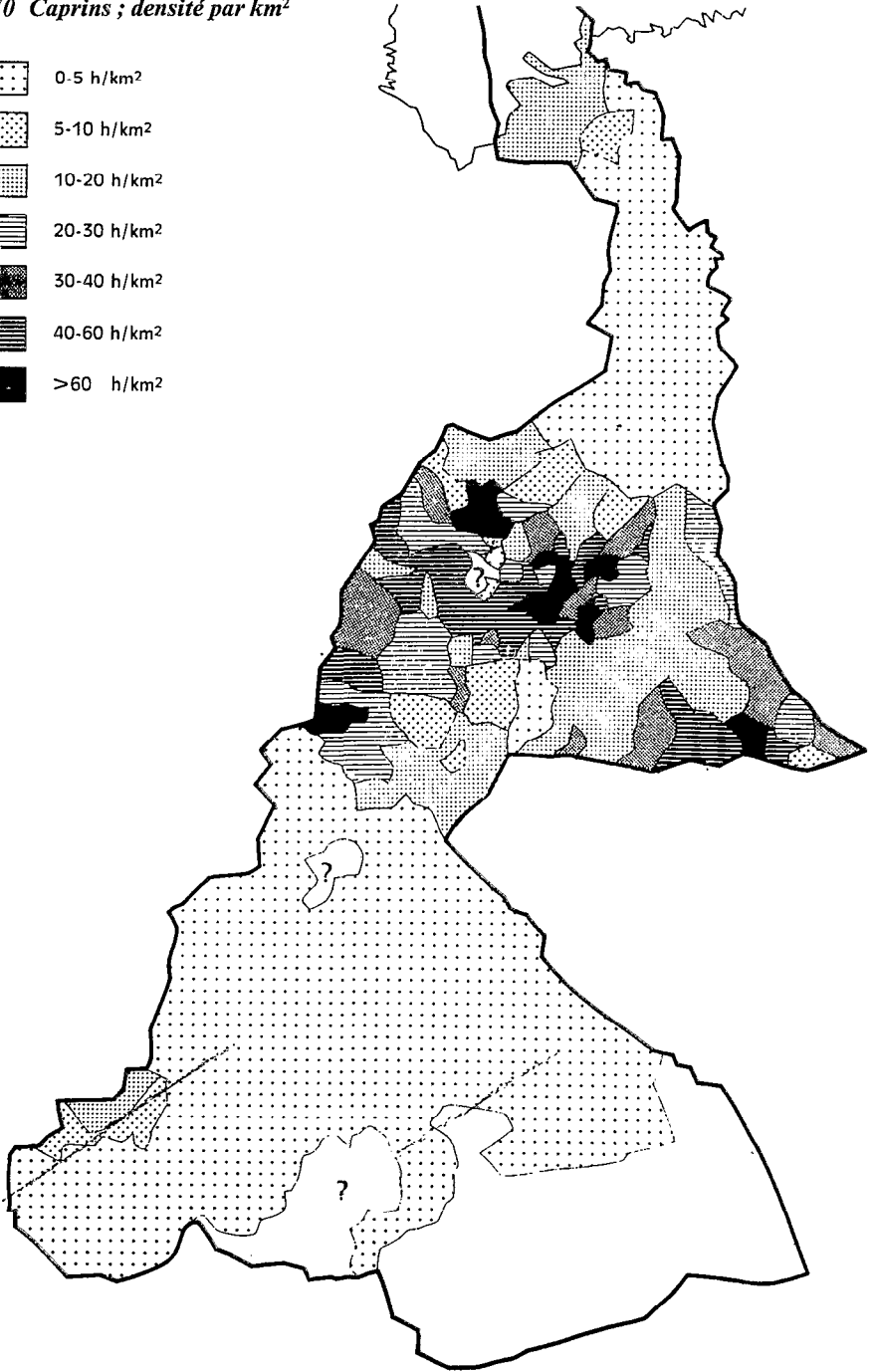
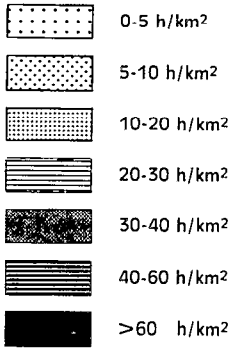


Fig. 71 Caprins pour 100 habitants

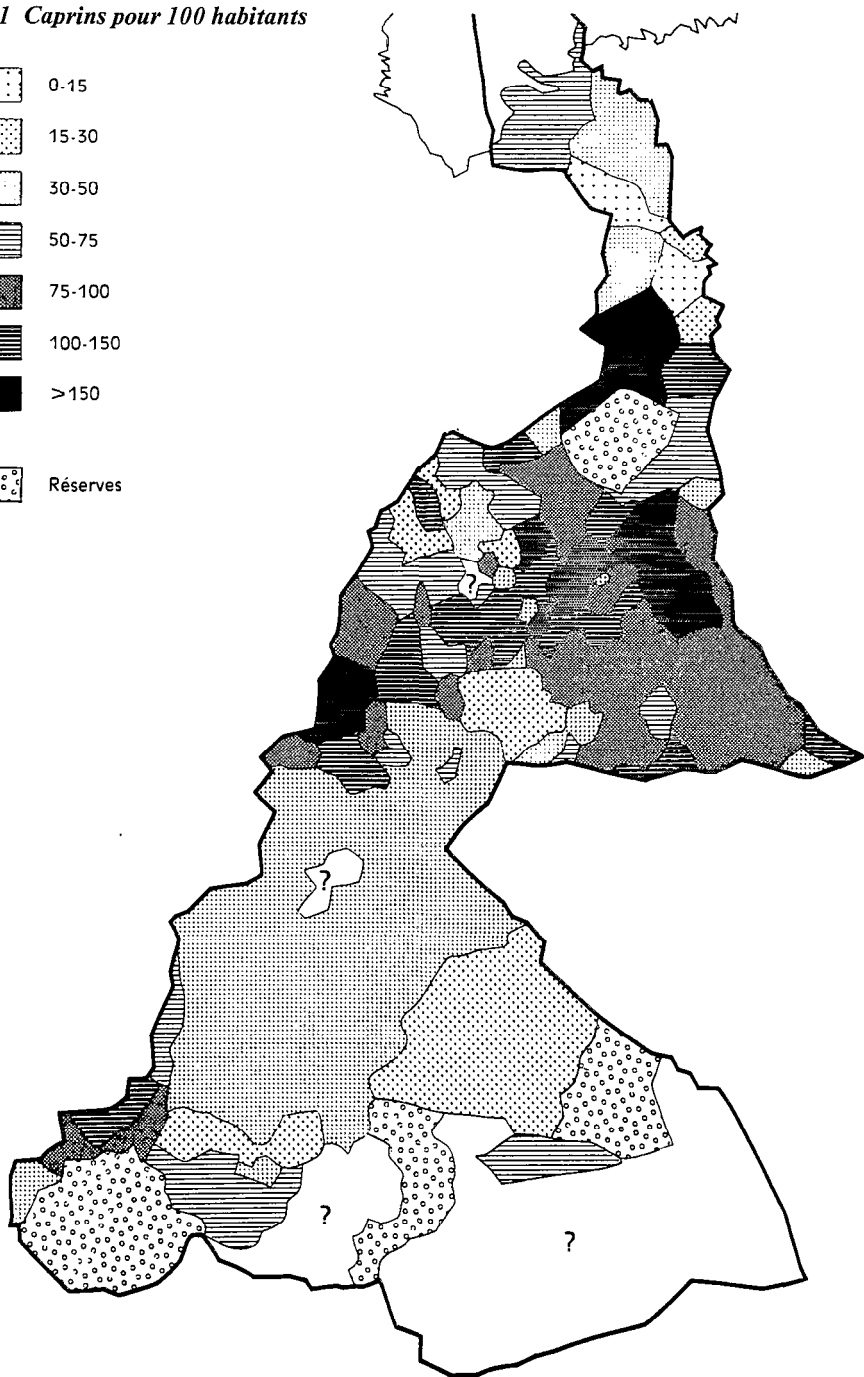
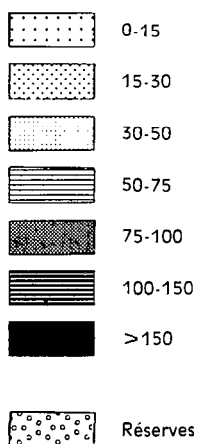


Fig. 72 Bovins ; densité par km<sup>2</sup>

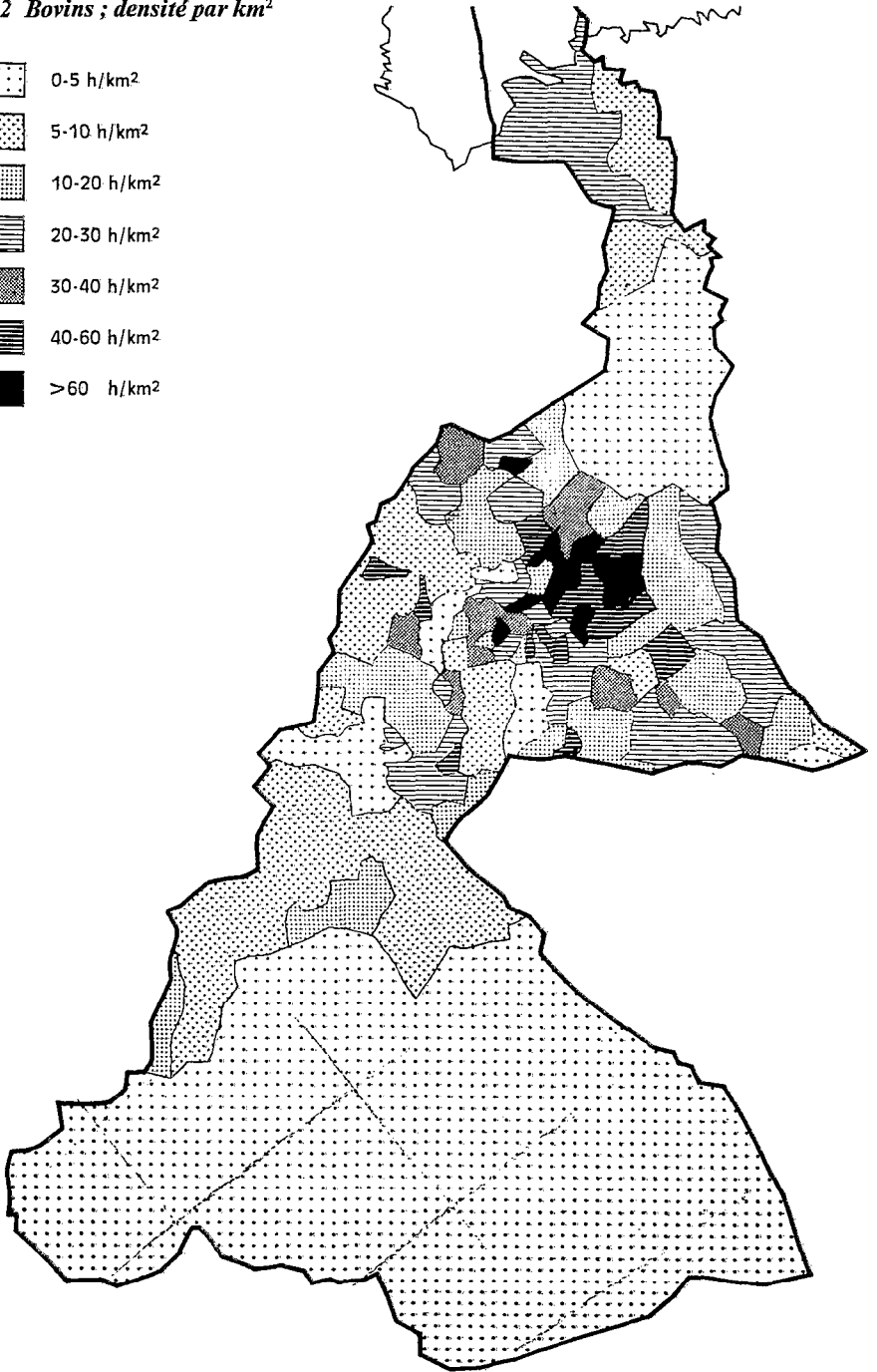
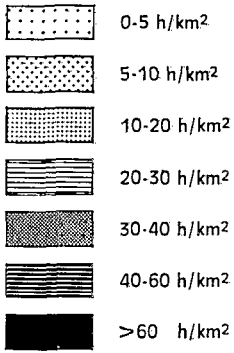
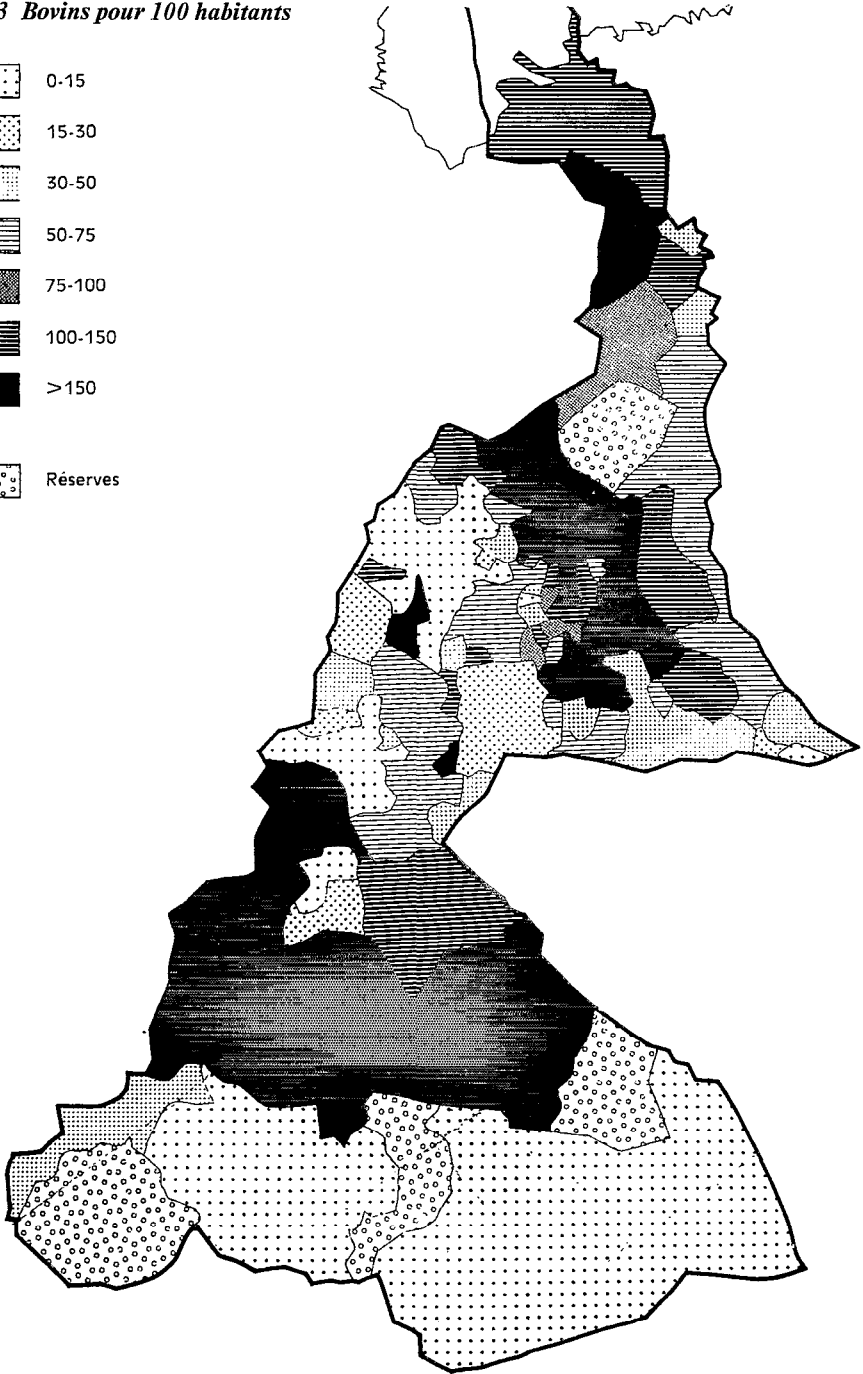
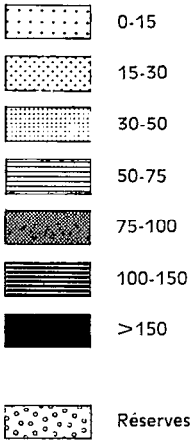


Fig. 73 Bovins pour 100 habitants



Selon la même enquête, la consommation de viande par personne est deux fois plus forte chez les Foulbé et les Arabes Choa que chez les montagnards ; ici encore, les païens de la plaine occupent une position intermédiaire. La viande de caprin vient au premier rang chez les montagnards ; dans l'ensemble, sa consommation est à peu près égale aux deux tiers de celle de viande de zébu. Il convient de noter que, parmi les habitants du Nord du Cameroun, seule une minorité consomme régulièrement de la viande. Pour la plupart, c'est une denrée coûteuse, réservée à des repas exceptionnels qu'occasionnent des événements familiaux (naissance, mariages...) ou des fêtes collectives (fêtes des récoltes, fêtes musulmanes...). D'ailleurs, même quand on a de l'argent, il n'est pas partout commode de se procurer de la viande au détail : par suite de l'insuffisance de la clientèle rurale, pauvre et dispersée, les bouchers n'exercent généralement leur activité que sur les marchés hebdomadaires ; ils travaillent plusieurs jours par semaine seulement dans les localités les plus importantes.

Le bilan des opérations commerciales (ventes et achats) portant sur des produits de l'élevage est positif pour l'ensemble des Mbororo, Foulbé et Arabes Choa (ventes de lait, beurre, bovins et caprins), déficitaire pour les autres populations : les Haoussa, Bornouan et Mandara, de même d'ailleurs que la plupart des Foulbé citadins, sont notamment acheteurs de petit bétail, les païens de la plaine de bovins, les montagnards de bovins et caprins.

Comme il arrive souvent en Afrique Noire, l'économie de l'élevage est en partie liée à l'ensemble des relations sociales, à la vie religieuse notamment. Ainsi, le bétail entre pour une part importante dans les cadeaux qu'un homme doit offrir à sa fiancée et aux parents de celle-ci et dans la dot constituée à la fiancée par ses parents. C'est de l'élévation du montant de ces cadeaux qu'a résulté la croissance des effectifs bovins observée depuis deux décennies dans le sud du Diamaré et du Mayo-Danaï. Les abattages occasionnés par certaines fêtes ont suffi à créer des courants commerciaux : les taurillons engraisés par les montagnards en vue de la célébration du Maray proviennent du centre du Diamaré ; des moutons de race woyla, appréciés pour leur grande taille, sont importés du Tchad en prévision de la fête musulmane du Mouton. Ce dernier courant alimente un type d'élevage spéculatif pratiqué surtout dans la région de Maroua : des Foulbé achètent aux marchands tchadiens plusieurs moutons, qu'ils engraisent durant quelques semaines ou quelques mois, et qu'ils revendent, sauf un réservé à leur consommation personnelle, à l'approche de la fête.

Certes, il faut se garder d'exagérer la part des facteurs socio-religieux ; en particulier, les Mbororo et les grands transhumants, dont on dit parfois qu'ils pratiquent un élevage sentimental, tirent toutes leurs ressources de leurs troupeaux. Cependant il n'est pas douteux que le comportement des éleveurs est souvent guidé par des motivations d'ordre social (notamment le prestige conféré par la possession de nombreux animaux) plutôt que par la recherche systématique des moyens d'améliorer la valeur économique et le rendement de leur cheptel. Cette attitude ne favorise évidemment pas l'adoption de méthodes propres à surmonter les obstacles qui s'opposent au développement de l'élevage.

### **LES PROBLÈMES ZOOTECHNIQUES**

Comme tout pays tropical, le nord du Cameroun est bien pourvu en parasites et maladies qui peuvent provoquer de terribles hécatombes dans les rangs du bétail.

A cet égard, il est permis de regretter la passivité, mélange d'ignorance et de négligence, dont font preuve beaucoup de propriétaires et bergers.

Grâce à des campagnes systématiques de vaccination, le Service de l'Élevage a obtenu des succès remarquables, notamment dans la lutte contre la peste bovine. Mais plusieurs maladies contagieuses, que les migrations saisonnières des troupeaux contribuent à propager, restent menaçantes, et les moyens financiers nécessaires pour les combattre font souvent défaut, tant au niveau national qu'à celui de chaque propriétaire. Ainsi, le cheptel caprin est décimé, certaines années, par des maladies pulmonaires ; le traitement approprié n'est généralement pas appliqué, parce que jugé trop coûteux par rapport à la valeur économique de chaque animal. Contre la trypanosomiase, qui provoque chaque année des milliers de décès et d'avortements parmi les bovins, le Service dispose depuis 1948 d'un traitement curatif efficace. Mais les dégâts causés par cette maladie semblent toujours très étendus ; les éleveurs, devenus trop confiants, ont tendance à conduire leurs troupeaux dans des zones dangereuses, surtout à la fin de la saison sèche, lorsque les pâturages sont épuisés sauf dans les dépressions où l'humidité a persisté le plus longtemps, mais où les glossines aussi se réfugient ; l'élimination de ces dernières sera peut-être la seule solution véritable.

On sait d'autre part que les animaux résistent moins bien aux maladies quand ils sont affaiblis par la sous-alimentation. Or les pâturages naturels, sur l'exploitation desquels l'élevage est fondé dans le nord du Cameroun, s'avèrent de plus en plus insuffisants. Dans le centre du Diamaré notamment, les bovins sont beaucoup trop nombreux, même pendant la saison des pluies à cause de l'étendue des cultures. Partout, le bétail souffre de l'insuffisance qualitative et quantitative de la nourriture que lui offre la brousse pendant la saison sèche. Bien souvent, de plus, il manque d'eau, n'ayant à sa disposition que des rivières et mares naturelles vite tarées après les pluies. Dans ces conditions, l'état des bovins est parfois lamentable, et leur rendement en viande et en lait presque toujours largement inférieur aux possibilités des races élevées. Moins exigeants, plus capables de tirer parti des débris végétaux qu'ils peuvent trouver, les ovins et les caprins maintiennent assez bien, même pendant la saison sèche, leur poids et leur vitalité.

Partout posé en Afrique, le problème de l'alimentation du bétail a atteint ici, bien avant les sécheresses exceptionnelles de ces dernières années, un stade critique ; non seulement l'état du bétail est peu satisfaisant, mais sa survie n'est obtenue qu'au prix de la dégradation du milieu naturel, soumis à une exploitation abusive et désordonnée qui ne permet pas à la végétation de se reconstituer. Une telle situation appelle non des aménagements mais un changement radical des techniques d'élevage.

Simple et peu coûteuses, les méthodes d'élevage extensives peuvent être considérées comme valables, peut-être même comme les meilleures, tant que le bétail dispose d'espaces étendus. La transhumance met judicieusement à profit les décalages spatiaux du développement de la végétation ; elle a trouvé des conditions relativement favorables dans le nord du Cameroun, où le voisinage de milieux différents permet de procurer au bétail de l'eau et de l'herbe, et d'éviter les marais et les glossines, sans lui faire parcourir de très longues distances. Mais, grâce sans doute en partie à ces conditions favorables et aux succès de la lutte du Service de l'Élevage contre les grandes épizooties, les effectifs se sont accrus au-delà de toute limite raisonnable, surtout dans le centre de la plaine du Diamaré, où se manifeste de façon criante l'incompatibilité entre l'emploi des méthodes extensives, une forte densité du bétail et une forte densité de la population agricole.

La solution théorique est connue, du moins dans ses grands traits : il faudrait cesser de compter sur l'utilisation au jour le jour des ressources alimentaires

spontanées, enrichir les pâturages naturels, cultiver des plantes fourragères, ensiler une grande partie de la végétation abondante de la saison des pluies. Sans doute aussi faudrait-il restreindre fortement l'effectif du cheptel bovin et favoriser les espèces mieux adaptées aux conditions de la zone soudano-sahélienne : caprins, ovins (et antilopes ?). Mais il est clair qu'un tel bouleversement poserait aux éleveurs comme aux pouvoirs publics des problèmes ardu.